

Première exposition de Jacques Biolley

Un style en gestation

Trois semaines de location d'une salle au tarif d'une soirée de spectacle, l'appui logistique d'une équipe de professionnels de l'exposition, une quantité impressionnante d'affiches distribuée aux quatre coins du canton; bref, Jacques Biolley n'a pas lésiné sur les moyens pour la première présentation au public de son œuvre picturale. Le luxueux papillon d'invitation présente ladite œuvre en des termes d'«intense humanité», de «générosité» et de «force intérieure»; toutes les données d'un audacieux et sympathique coup de

poker financier qui permet à l'artiste d'exposer quelque 360 toiles, triées parmi une production prolifique trois à quatre fois supérieure.

On ne saurait, du reste, lui reprocher de «faire les choses en ordre». Comme on s'incline devant le cran du néophyte tant il n'était pas aisé d'affirmer sa différence et de braver le dédain d'une certaine intelligentsia artistique. Le jeune peintre fribourgeois s'est trouvé gratifié, tout au long du week-end, d'une affluence considérable, composée de personnalités, d'amis et de curieux



qui ont, tour à tour, admiré, commenté ou dénigré une œuvre disparate plus qu'hétérogène, déconcertante à plus d'un titre.

Dix ans de peinture, fruit d'un labeur quotidien et d'une discipline ascétique, laissent transparaître des qualités indéniables: un talent certain pour la composition et certaines dispositions pour le dessin académique, qui se manifestent dans des cadrages souvent judicieux et dans un intelligent agencement des formes.

Des influences successives – celles de Picasso et de Modigliani surtout, anecdotiquement de Klee et de Miró – jalonnent une évolution chaotique qui laisse une pénible impression: celle de se trouver devant un travail de variations formelles sur ce que furent, à l'origine, des innovations conceptuelles. Peindre des cous «à la Modigliani», de nos jours, n'est-ce pas, en définitive, donner des coups d'épée dans l'eau, si on ne produit pas un discours artistique critique sur l'œuvre du grand maître?

Enfin, la déroutante monochromie prend vite des arrière-goûts de monotonie, encore accentuée par un regroupement maladroit de l'œuvre selon des critères de parenté de couleurs. Des critères qui correspondent à des périodes de l'évolution de Jacques Biolley.

Mais dans sa dernière période, celle des «couples enlacés» et des «nus», un style original, un style Biolley, en gestation, qui puise son inspiration dans une imagerie populaire de l'érotisme n'est pas dénué d'intérêt...

De toute façon, Jacques Biolley, en présentant une large frange de sa production, tient à laisser au public la responsabilité de l'élimination de ce qu'il appelle le déchet. Cette attitude intéressante est partie tenante de l'authenticité de sa démarche. «Ce que je peins me vient des tripes». Reste à savoir si ce qui nous vient des tripes est toujours digne d'intérêt artistique...

